

Bernard OBADIA

Au Cinéma

Radiophonie

1

Hartmann et L'inspecteur à l'hotel de la Police

L'INSPECTEUR — .., vous l'avez sûrement aperçu quand il faisait la queue .

HARTMANN — Non, pas vraiment.

L'INSPECTEUR — Mais placé où vous étiez placé, vous ne pouviez pas ne pas le voir.

HARTMANN, *hésitant* — En êtes-vous sûr ?

L'INSPECTEUR — Il a demandé un ticket pour la salle huit et a cherché de la monnaie. Derrière, on s'impatientait...

HARTMANN — J'étais loin de la caisse..., juste au-dessus des affiches. Je ne savais pas encore quel film j'allais voir.

L'INSPECTEUR — Vous avez tout de même entendu le coup de feu.

HARTMANN — Bien évidemment, comment ne pas entendre un tel bruit .

L'INSPECTEUR — Et alors, qu'avez-vous fait ?

HARTMANN — J'ai reculé..., heu.. non

L'INSPECTEUR —

HARTMANN — Je voulais fuir comme tout le monde mais je n'ai pas pu bouger. je suis resté devant cet homme..., prostré. Il a fini par pointer son arme dans ma direction.

L'INSPECTEUR— Tout le monde a vu cette scène.

HARTMANN — Il a avancé calmement..., et son visage était si blême qu'il semblait éclairer tout le reste de son corps.

L'INSPECTEUR — Qu'avez-vous fait

HARTMANN— Rien d'autre..., j'ai attendu qu'il soit très près de moi pour bouger un peu, comme pour me prouver que j'étais encore capable de marquer un geste.

L'INSPECTEUR — Quel geste ?

HARTMANN, *continue sans répondre* — Devant lui..., alors que son haleine balayait mon visage, j'ai senti le bout de son arme contre mon ventre. *Temps*. C'est la première fois que je me trouvais si près d'un assassin.

L'INSPECTEUR — Qu'est ce qu'il vous adit

HARTMANN, *songeur* — "Qu'est-ce qu'il m'a dit ? Rien ! Il ne m'a rien dit.

L'INSPECTEUR — Des immeubles d'en face on vous a vu lui parler .

HARTMANN —J'ai parlé pour retourné ma peur..., je n'étais plus en ..., mesure de supporter le silence après tout ce bruit..., oui, c'est ça... Je..., je me suis mis à dire quelques mots et il a eu peur..., des gouttes perlaient sur ses tempes..., et son souffle était audible.

L'INSPECTEUR — Il faisait très chaud.

HARTMANN — Oui, une chaleur due à ce temps immobile que nous connaissons depuis trois jours.

L'INSPECTEUR — Que lui avez-vous dit, monsieur Hartmann ?

HARTMANN —

L'INSPECTEUR — Monsieur, aidez-moi un peu..., vous êtes le témoin essentiel de cette histoire.... Je ne pourrai jamais la comprendre sans votre collaboration.

HARTMANN — Je ne comprends pas moi-même, mais...

Noir

2

Nous sommes sur le parvis du cinéma, là où a commencé cette histoire qui ne peut se dire...

La musique semble venir d'un lointain, elle sépare des sons nets et distincts ; se mêlent à ce décor, les bruits étouffés d'une rue et celui d'un souffle. Quand la musique s'éteint, tout est plus clair. Vassart applique le canon d'une arme sur la tempe de Hartmann

HARTMANN — Vous me faites mal.

VASSART — Taisez-vous ! Pourquoi avez-vous fait ça ?

HARTMANN — Je ne sais pas... (*il hésite*) , j'ai réagi quand vous vous êtes retrouvé tout près de moi avec l'arme sur mes côtes... Peut-être ai-je eu peur ?

VASSART — Et maintenant, vous avez peur ? *Temps.* Je peux vous anéantir à tout moment.

HARTMANN — Pourquoi dites-vous ça ?

On entend le bruit d'une sirène.

HARTMANN — La police arrive déjà .

VASSART — Non, ce sont les pompiers, ils sont toujours plus rapides.

HARTMANN — Vous savez reconnaître les sirenes...

VASSART — Je ne sais pas.

HARTMANN — Nous sommes déjà loin.

VASSART — Où sommes-nous ?

HARTMANN — Plus personne ne peut nous voir.

VASSART — Je ne pense pas à cela.

HARTMANN — Mais à quoi pensez vous ?

VASSART — Taisez-vous !

HARTMANN — Regardez.

VASSART — Quoi ? Cette voiture.

HARTMANN — Ils se sont arrêtés et nous observent...

VASSART, *nerveux* — Arrêtez ! Non, c'est pas vrai !

HARTMANN — Ca m'intrigue... Ils sont trois , me semble-t-il Il y a une femme à l'avant..., non c'est un adolescent. Ils nous auraient suivis... Vous me faites mal.

VASSART — Ne bougez plus !

HARTMANN, *discrètement ironique* — La famille de la victime peut-être ?

VASSART— Ne dites pas n'importe quoi.

HARTMANN — Depuis un moment, je suis capable d'inventer n'importe quoi.

VASSART — Taisez-vous !

HARTMANN — Que font-ils, ils se disputent ?

VASSART, *de plus en plus nerveux* — Ne bougez pas ! *le suivant*. Où allez-vous ?

HARTMANN — J'ai besoin de marcher !

VASSART — Ne partez pas, j'ai mon arme.

HARTMANN — J'en est marre de rester immobile ! je ne me sauve pas.

VASSART — N'avancez plus !!

HARTMANN — J'aimerais bien qu'une tête passe par une de ces fenêtres et vous voit en train de me tenir au bout de votre arme.

VASSART — Je vous suis ! !

HARTMANN, *joueur* — Jusqu'au Cinéma !

VASSART, *élevant la voix* — Ne plaisantez, je suis prêt à appuyer sur la gachette. Arrêtez-vous !

HARTMANN — NON ! !

VASSART, le prend par un bras — Stop ! !

Temps.

HARTMANN, *s'immobilise et l'observe profondément* — Vous êtes encore plus blême que lorsque vous avez tiré. *Long silence durant lequel ils s'observent comme s'ils se reconnaissaient...* Qu'allons nous faire ?..., Allez vous cesser de jouer comme ça.

VASSART, *la voix étranglée* — Vous avez peur maintenant...

HARTMANN — Votre arme peut servir à nouveau.

VASSART — Ne bougez pas.

HARTMANN — Je m'assois là..., tout près de vous....Eloignez cette arme, je ne tenterai rien. *Il impose un silence indécis. On perçoit vaguement des bruits lointains , peut-être ceux d'une cour de récréation et d'une autoroute..., ces bruits approchent et s'éloignent. Existents-ils vraiment ? Au milieu des bruits, il se résout à dire. Il faudrait choisir une issue à cette farce ...*

VASSART, *grave* — J'ai connu un enfant qui choisissait toujours entre deux portes, deux petits pois, deux colonnes apparemment identiques..., mais..., quand il est mort..., je n'ai jamais su s'il avait choisi entre deux façons de se suicider.

HARTMANN — Pourquoi me parlez-vous de ça maintenant ?

VASSART — Je ne sais pas... Votre présence me gêne...

HARTMANN — Tout à l'heure, quand vous avez abattu froidement cette caissière alors qu'elle vous rendez la monnaie..., eh bien , cette scène je l'ai vécue avant cette soirée. Tout y était... Jusqu'aux titres des films apposés sur la façade.

VASSART — Et j'étais dans votre rêve ?

HARTMANN — Non pas exactement..., c'est plus compliqué, je tenais votre place.

VASSART — Effectivement, c'est très compliqué. Avez-vous rêvé ce que nous vivons en ce moment ?

HARTMANN — Non, je fus réveillé avant.

VASSART, *s'emportant brutalement*— Retournez au cinéma pour voir si tout ça est un rêve : le sang et les morceaux de cervelle sur les billets, ce crâne aveugle posé sur des programmes.

HARTMANN — Vous avez eu le temps de voir tout ça ?

VASSART— J'ai suivi le trajet de mes balles. *Hartmann se dresse pour se dégourdir les jambes.* Ne bougez pas !

HARTMANN — J'ai des fourmis dans les jambes... Il n'y a personne dans cette rue, aucune habitation.

VASSART— C'est le hangar d'une usine désaffectée. Par cette porte les trains s'engouffraient autrefois.

HARTMANN— Vous avez connu cette usine ?

VASSART— Non, mais on m'en a beaucoup parlé.

HARTMANN — C'est un lieu totalement déserté..., et en pleine ville. Comme un trou dans une extrême densité. Un nouveau phénomène physique. *Temps.Et faussement joueur.* C'est l'endroit propice pour m'abattre.

VASSART, *sur le même terrain* — Parfaitement ! Et en plus, il faudrait un certain temps avant de vous retrouver.

HARTMANN— Vous devez vous dire que je pourrais vous reconnaître dans la rue..., que je pourrais crier en vous apercevant avec cette mèche blanche qui barre votre front. Quel âge avez-vous aujourd'hui ?

VASSART— Ne posez plus de questions, ça fait un moment que je cherche à vous le dire.

HARTMANN — Répondez-moi, je vous en prie, votre âge me semble...

VASSART— A quoi ça vous servirait de connaître mon âge. Il y a longtemps que je ne compte plus.

HARTMANN — Tiens !

VASSART — Pourquoi ce besoin de compter, de savoir, de mettre du sens partout ?

HARTMANN— "De mettre du sens partout" avez vous dit... Je n'ai jamais vu les choses de cette façon. *Temps.* Vous ne voulez pas me parler de cette femme que vous venez d'abattre ?

VASSART — Oui, je peux vous en parler puisque je ne la connais pas.

HARTMANN — Ah, vous voyez, vous acceptez de répondre à mes questions.

VASSART — Je ne sais pas , j'ai très sommeil.

HARTMAN— Alors , il faut que je parte.

VASSART — Non .

HARTMANN— Je n'ai plus rien à faire avec vous, nous sommes dans une situation ridicule.

VASSART— NON !

HARTMANN— Ne criez pas pour me répondre. Je vais vous laisser ici, vous savez bien que je dois partir, que je dois continuer. Vous allez vous fondre dans la ville, disparaître... Je ne dirai rien..., j'inventerai une histoire..., je retournerai au cinéma pour leur dire que vous m'avez laissé tomber en cours de route... Ils vous chercheront au Sud alors que vous marchez ailleurs. Je jouerai la comédie de la peur, de l'otage ... Je sais le faire.

VASSART— Non, vous restez avec moi

HARTMANN — A quoi bon ?

VASSART— Vous ne me quittez pas.

HARTMANN — Soyez raisonnable, quand le jour se lèvera ils repéreront mon véhicule..., tous les riverains nous ont vus..., ont noté le numéro de mon véhicule.

VASSART— Que cherchez-vous au juste ?

HARTMANN — Simplement à partir, à rentrer chez moi. Pas difficile à comprendre, non ? *Temps.* Demain, je commence tôt !

VASSART — Où travaillez-vous ?

HARTMANN, *impatient* — Dans une banque

VASSART — A la caisse ?

HARTMANN — Ça vous intéresse, éventuellement... Non, c'est fini ça. Je m'occupe du contentieux..., de ce qui reste..., je fais des rappels, je lance des avertissements. Je suis payé pour faire peur à ceux qui refusent d'acquitter leur dû.

VASSART— Vous gagnez beaucoup d'argent.

HARTMANN — Non, car je ne suis pas payé au dossier. Autrement...

VASSART — Vous dites que vous êtes payé pour faire peur, ce soir c'est vous qui avez peur.

HARTMANN — Même plus.

VASSART — Comment ça ?

HARTMANN — Oui, vraiment je n'ai même plus peur... En vérité, je crois que je n'ai pas eu peur un seul instant. J'ai joué en inventant une solution banale de fuite pour échapper aux regards qui nous entouraient quand vous pointiez votre arme sur moi... Autrefois, j'ai eu peur...

VASSART— C'était moi qu'ils regardaient, pas vous... Vous ne pouviez pas voir leurs regards puisqu'ils se tenaient sur les immeubles placés juste derrière vous.

HARTMANN — Vos yeux reflétaient leurs regards.

VASSART — Ils n'ont rien dit...

HARTMANN — Oui, ils retenaient de l'intérieur leur peur de me voir abattre comme la caissière...

VASSART — ...

HARTMANN — Laissez moi partir maintenant, vous n'avez plus besoin de moi. *(Ils s'arrêtent)*
Nous sommes loin du cinéma à présent, sous aucun regard...

VASSART — Venez.

HARTMANN — Non !

VASSART — Vous ne partez pas, vous restez avec moi jusqu'à ce que je prenne une décision. Vous êtes impatient.

HARTMANN — C'est...

VASSART — Vous alliez parler...

HARTMANN — Cette arme, il faudrait vous en défaire...

VASSART — Ne me dites plus ce que je dois faire ! *Temps et dans un souffle.* J'ai très sommeil..., j'ai besoin de beaucoup de sommeil pour tenir debout chaque jour.

HARTMANN — Laissez-moi aller et rentrez chez vous..., il vous faut réfléchir à tout ce qui s'est passé ce soir.

VASSART — Cessez avec vos conseils !

HARTMANN —

VASSART — *(brutalement)* Retournons à la voiture !

HARTMANN — Où allons nous ?

VASSART — Taisez vous !

On entend des pas, des portière s'ouvrir, claquer et la voiture démarrer . Elle quitte cette rue, puis roule un bon moment. Musique.

3

L'appartement de Vassart

Pas sourds, froissements de tissus alors que tout est silence. Ils montent des escaliers et se retrouvent dans une villa.

HARTMANN — Je n'aurais pas voulu venir ici. Je ne voulais pas savoir où vous habitez.

VASSART— Taisez-vous !

HARTMANN — Il n'y a personne ? *Silence.* Où sommes nous ? Dans quel quartier de la ville ? *Temps.* A quoi bon me garder ?

VASSART— Ne posez plus toutes ces questions. Je n'ai pas la force de réfléchir plus avant, le sommeil me gagne. Demain, je prendrai une décision.

HARTMANN — DEMAIN !

VASSART— Oui, je ne sais quoi faire de vous maintenant, je suis trop fatigué.

HARTMANN — Je voudrais-trouver-une-solution-mais-je-ne-sais-pas-
(*il chantonne*) laquelle-choisir? Je-voudrais-une-solution-mais-je-sais-laquelle...

VASSART— CESSEZ !!! Etendez vous !

HARTMANN — Je n'ai pas sommeil, je crois que je ne pourrais plus dormir avant des heures. Que faites-vous ? Mais il est devenu dingue

VASSART— Ne tentez rien ! Je vous en conjure !

HARTMANN— ..., vous me faites mal...

VASSART— Pardonnez-moi.

HARTMANN — Puis-je au moins choisir une position ?

VASSART — Je vous en prie.

On entend un souffle, des cordes tirées, rabattues.

HARTMANN— Si vous avez l'intention de m'exécuter, pourquoi attendre demain matin ?

VASSART— Je n'ai pas l'intention de vous tuer..., je n'ai rien décidé encore, c'est pourquoi..., Et puis , cessez de me perdre en questions.

HARTMANN — Votre indécision commence à m'inquiéter... Vous allez dormir là. *Il désigne le lit.* Prenez garde, je bouge beaucoup la nuit.

VASSART — Avec des cordes... Quand je dors, tout tombe autour de moi, plus rien ne peut aller contre la force de mon sommeil.

HARTMANN— C'est un privilège.

VASSART, *énigmatique* — Je n'en suis pas si sûr...

On entend un corps s'affaler, le silence se faire.

La musique vient de la nuit.

HARTMANN — *(off)*... il dort déjà, quelle puissance... J'ai toujours admiré
(en lui-même) les gens qui parviennent à se tourner si vite vers le sommeil... Ce sont des anges...

HARTMANN..., c'est la première fois que tu dors ligoté.... J'aurais du fuir avec les autres..., j'avais le temps..., j'étais loin..., assez loin pour me dissimuler derrière un véhicule..., c'est un enfant qui s'est déguisé en assassin pour dormir comme ça... Il n' y a plus rien à faire, sinon attendre la fin de la nuit..., mes liens sont serrés...

(silence)

Il sent une odeur sucrée..., musk..., ses vêtements sont propres..., encore bien tendus . Il a dû s'habiller juste avant de se rendre au cinéma... juste avant d'abattre cette femme... Les candidats au suicide, dit-on, se parent de leurs plus beaux atours avant de se donner la mort... C'est un homme jeune malgré cette mèche blanche qui s'enfonçe très loin dans le crane..., un homme puissant aux attaches....Crane..., crane..., "ce crane aveugle"..., le crane de cette inconnue. Pourquoi a-t-il tiré ? Je n'ai pas rêvé cette scène. Il n'a même pas pris la peine de me couvrir..., combien de temps va-t-il me garder ? Ils vont m'attendre demain au bureau...

(silence)

Comme j'étais bien dans le corps d'Héléna hier soir... littéralement avalé par son désir... Je n'ai même pas pris le temps de prendre une douche... J'ai encore gardé un peu de son odeur sur mon corps... Elle doit le savoir quand nous nous retrouvons... Elle aime me couvrir Héléna..., elle aime serrer mon sexe entre ses cuisses... A chaque fois elle s'agite follement comme pour me ménager... elle sait profiter de mes insomnies pour rallumer en moi le désir de la fendre...

Hibou-caillou-chou-genou-joujou-doudou....

Il ne faudrait pas que je dorme, non ! Il faut que j'observe toute cette situation pour la raconter à Héléna. *(Il chantonne l'aria de Bach "Ebarm dich mine gott" de La Passion selon St Mathieu)* .

(un temps)

"Le participe passé employé avec l'auxiliaire AVOIR s'accorde en genre et en nombre avec le C.O.D. s'il est placé avant..."

"Le participe passé employé avec AVOIR et suivi d'un infinitif s'accorde si le C.O.D. , étant placé avant le participe, fait l'action exprimée par l'infinitif...
Quels exemples donne le père Bled ? *(un temps)*

"Les enfants que j'ai vus jouer formaient un groupe joyeux . VUS... US..., c'est ca..."

"... la pièce que j'ai vu jouer m'a ému... VU — U "

Qu'est-ce qu'on apprenait encore l'autre soir... ?

Réciter des leçons grammaire pendant qu'on fait l'amour, après on ne les oublie plus... A la première occasion j'en parlerai au Ministre de l'Education Nationale.

HARTMANN, HARTMANN..., ne t'endors pas..., lutte contre le sommeil jusqu'au matin pour raconter toute l'histoire..., pour raconter cette nuit étrange, là , tout près de ce souffle humain...

La musique se fait plus forte. Il succombe au sommeil

HARTMANN— Monsieur, Monsieur réveillez-vous..., Monsieur..., vous m'entendez ? Réveillez-vous, je ne peux plus attendre.

(on entend un corps bouger)

VASSART— Que se passe-t-il ?

HARTMANN— Je ne peux plus me retenir..., la fraîcheur de la nuit m'a donné envie d'aller aux toilettes.

VASSART— Vous me réveillez pour ça ?

HARTMANN Parfaitement ! cette position est déjà assez inconfortable... je n'ai pas envie de rester mouillé jusqu'au matin. Avec l'âge on perd cette habitude.

VASSART — Je vais vous détacher. Promettez-moi que vous ne tenterez rien.

HARTMANN—

VASSART— Comment dois-je prendre ce silence ?

HARTMANN— Comme le silence d'un homme qui n'a plus envie d'assurer quoi que ce soit. Détachez-moi, dépêchez-vous autrement je souille votre matelat.

VASSART— Puis-je compter sur vous.

HARTMANN— J'ai envie de pisser, entendez-vous ??

VASSART— C'est au fond de ce couloir, à gauche. (un temps *(Quand il est seul)* quatre heures du matin, j'ai l'impression d'avoir dormi une heure seulement..Je ne pourrai plus dormir à présent.

HARTMANN— J'ai tout tenté pour ne pas vous réveiller , mais mon corps ne tenait plus.Vous préparez du café ?

VASSART — Oui !

HARTMANN— Vous n'avez pas l'intention de vous recoucher ?

VASSART— A présent, je ne peux plus .

HARTMANN— Je n'ai pas envie de prendre un petit-déjeuner à quatre heures du matin avec un homme qui m'a tenu tenu attaché une bonne partie de la nuit.

VASSART— Ne vous énervez pas.

HARTMANN— Je n'ai plus envie de faire semblant.

VASSART—

HARTMANN— Je n'ai plus envie de jouer , m'entendez-vous ??

VASSART— "Jouer, Jouer"... Il ya des années que je ne connais plus le sens de ce mot..., comme de tant d'autres d'ailleurs....Certaines peuplades d'Australie, à la mort d'un des membres de la tribu, suppriment un mot du vocabulaire en signe de deuil.

J'ai l'impression de vivre continûment ces disparitions successives... (*un temps*)

Vous croyez que je joue moi ? Que je me suis inventé un espace pour la fantaisie dans lequel j'aurais programmer la mort d'une inconnue. Vous êtes là, près de moi, et je ne me demande même pas ce qui vous a conduit ici.

Votre audace...

HARTMANN— (*il l'interrompt*) Vous souvenez-vous du Lycée Alphonse Benoit à l'Isle-sur-la-Sorgues ?

VASSART — Vous connaissez l'existence de cet établissement ?

HARTMANN— Son architecture d'un autre siècle, sa grille travaillée s'ouvrant sur un parc immense à la française.

VASSART—

HARTMANN— Vous vous rappelez sûrement du Lycée Alphonse Benoit ?

VASSART— Pourquoi me parlez-vous de ça maintenant ?

HARTMANN— Vous ne me connaissiez pas à l'époque..., j'étais bien plus jeune que vous..., je devais avoir douze ans quand vous abordiez votre dernière année au Lycée.

VASSART— Taisez vous !

HARTMANN— Non, non, laissez moi parler.

VASSART— (*en même temps*) Je ne veux rien entendre !

HARTMANN— (*continuant*) Tout à l'heure, devant le cinéma..., quand ce bruit sec a claqué, j'ai revu, pistolet en main, ce grand de Terminale qui m'intriguait alors ...

VASSART— (*en même temps*) Ne poursuivez pas, je vous prie, arrêtez vous .

HARTMANN— Je n'ai pas oublié votre visage, jamais je ne pourrai l'oublier..., même si le signes de la maturité le recomposent aujourd'hui...

Vous ne me reconnaissez pas ??

VASSART — (*suppliant*) Cessez, je vous le demande, vous me faites mal.

HARTMANN— Non, laissez moi me souvenir.

VASSART — J'ai barré cette époque, comme les mots indifférents. J'ai eu cette force.

HARTMANN — Ce que j'ai vécu au Lycée Alphonse Benoit a travaillé loin derrière moi..., comme une exigence. Quelle ruse de l'histoire... A quinze ans de distance, je vous retrouve presque dans la même situation... A la différence près que vous avez réussi hier soir ce que vous aviez échoué autrefois.

VASSART — Taisez-vous, taisez-vous, ne me parlez pas de cette époque!

HARTMANN — Et pourquoi cela... Pour quelles raisons vous m'empêcheriez de me souvenir ? J'ai attendu avant de vous parler... En vérité, quand vous êtes monté dans ma voiture, je n'avais pas l'intention de vous rappeler tout ça, mais les événements en ont décidé autrement.

VASSART — C'est pour me punir de vous avoir gardé ici ?

HARTMANN — Même pas !

VASSART — Alors, pourquoi ? Je n'arrive pas à croire que tout cela soit possible .

HARTMANN — Moi non plus.

VASSART — Le Lycée Alphonse Benoit... *(un temps)* J'entends ce cri..., je l'ai toujours entendu

HARTMANN — Quatre enseignants vous ont empoigné et trainé jusqu'au rez-de-chaussée. La galerie était inondée d'élèves alertés par le vacarme... La récréation venait de s'achever... Ils avaient juste repris les cours. Je crois qu'on s'est plus occupé de moi que de l'adolescent qui gisait inanimé. Il avait bien failli mourir étouffé entre vos mains.

VASSART — Vous ne cessiez de crier et cela bien après que tout soit liquidé.

HARTMANN — Oui, c'est ça..., je ne pouvais plus m'arrêter de crier malgré tous les gens qui m'entouraient..., tentaient de me rassurer...

(avec de l'effroi) Vous voir serrer la gorge de ce jeune garçon...

VASSART — Pourquoi reprendre tout ça ?

HARTMANN — Vous avez disparu du Lycée le jour même, et pourtant, pendant des années on a raconté cet épisode..., chaque fois un peu plus déformé...

Je crois même avoir entendu que ce jeune garçon était mort entre vos mains...

Tout cela était rapporté par des élèves qui n'avaient rien vu..., ils en parlaient comme d'une légende de livre...

(silence)

VASSART — Contrairement à ce qu'on raconte ici et là, c'est à cet âge qu'on est capable du pire..., après on fait tout avec effort.

HARTMANN — Hier soir, vous étiez un homme.

VASSART — Vous ne pouvez pas comprendre. *(un temps)*

Hier soir, j'ai exécuté un commandement.
Le désir on l'a pas, il nous a.

(silence)

HARTMANN— Qu'êtes-vous devenu après. ?
(un temps) Dites-moi au moins ça .

VASSART— *(avec effort)* Pour éviter le scandale d'une procédure judiciaire, on persuada les parents de ce jeune garçon de ne pas porter plainte.

VASSART— Mon père me retira du Lycée et me plaça chez un Maître pâtissier..., loin de cette ville.

HARTMANN— Je vous imagine difficilement dans l'arrière fond d'une pâtisserie.

(un temps)

HARTMANN— Hier soir , tout le monde a fui.

VASSART — Je ne sais plus.

HARTMANN— En un instant , tout le monde a disparu et nous sommes restés seuls , là, posés au milieu du parvis comme les personnages d'un tableau.

VASSART — Je ne sais plus de quoi vous parlez

HARTMANN— *(ironique)* Vous ne savez plus de quoi je parle...?

VASSART — Vous parlez trop.

HARTMANN— Je ne partage pas votre sentiment.

VASSART — Pourtant, j'ai envie de vous entendre un peu sur ce que vous savez de cette histoire.

HARTMANN— C'est vous qui dites ça.

VASSART — Oui.

HARTMANN— regardez ce décor, observez un peu cette pièce et sa lumière, il semble que nous soyons dans un lieu improbable. Vous êtes chez vous et pourtant , j'ai le sentiment que rien ne vous appartient. Vous cherchez les objets, vous hésitez sur leur place, vous négociez avec les parcours.

(il s'interrompt)

VASSART— Vous ne parlez plus ?

Il attend un bon moment, bouge un peu sur lui même, froisse des papiers.

VASSART— Qu'avez fait après mon départ... Quand j'ai disparu de ce Lycée ?

Après un nouvelle hésitation, Hartmann commence à parler mais avec une voix plus grave, comme si elle sortait d'un autre corps.

HARTMANN — J'ai voulu partir, quitter cet établissement car je vivais dans une appréhension perpétuelle..., mais on ne m'entendait pas. Je ne sais plus comment, mais j'ai cherché à avoir de vos nouvelles, j'ai tenté de savoir où la vie vous avez jeté... On m'opposait chaque fois le même silence coupable..., comme celui d'un enfant qui ne parvient pas à comprendre un problème. Rien de plus embarrassant pour l'administration du Lycée que ce jeune Hartmann réclamant des nouvelles du garçon de la galerie. Il me fallut beaucoup de temps pour oublier cette tentative de meurtre. Et je n'ai pas cessé d'interroger tous ceux qui étaient susceptibles de me faire comprendre ce qui était arrivé.

VASSART — Vous avez essayé de comprendre... Et moi, je n'ai jamais pu dire ce qui m'avait poussé à serrer entre mes mains le cou blanc de ce garçon.

HARTMANN — *(il continue sans entendre)* A cette époque, je pensais demeurer inconsolable si le sort venait à faire disparaître mes parents...

Peur d'enfant...

Jusqu'au décès de mon père, survenu voilà quelques années, j'ai gardé la même peur, l'image de cette scène...

Dans les derniers mois qui suivirent le décès de mon père..., quand j'ai commencé à espacer mes visites au cimetière..., j'ai pu vivre sans effroi le souvenir de cet épisode. C'est au prix de cette disparition que j'ai pu liquider en moi cette peur... Un voile opaque avait tout recouvert...

VASSART — Pourquoi me parler de tout ça maintenant, qu'attendez-vous au juste ?

HARTMANN — *(dans un souffle)* Oh rien, vraiment rien. Hier soir j'ai pris une gifle avec mon enfance. Je n'aurais jamais voulu vous revoir. Vraiment.

VASSART — Vous dites ça parce que vous êtes fort.

HARTMANN — Même pas.

VASSART — Vous avez monté une histoire pour pouvoir parler et vous souvenir, mais je n'en crois rien. Qui me dit que vous êtes réellement le garçon qui a crié ?

HARTMANN — Moi, je vous le dis — Victor HARTMANN, et si j'étais un autre ça ne changerait pas la vision qui a emporté ma jeunesse, puisque je vous raconte cette histoire dont vous faites partie. Je m'adresse au personnage principal.

VASSART — Le personnage principal se serait bien passé de cette remémoration.

(un temps)

HARTMANN — Qu'êtes vous devenu après ? Dites moi au moins ça.

VASSART — A qui parlez vous en ce moment, au personnage principal ?

HARTMANN — Je ne joue pas.

(silence)

HARTMANN— Je crois avoir appris à ne plus redouter la mort.

VASSART — "La mort" dites vous ?... Vous avez une curieuse façon de prononcer ce mot.... Un peu comme si vous saviez qu'une simple lettre sépare mort de mot — un R en plus.

HARTMANN— Je le dis comme les autres mots.

VASSART— Non ! Mais vous ne pouvez pas l'entendre comme je l'entends car quand on parle on est de l'autre côté de l'écoute .

HARTMANN— Vous tirez sur la langue.

VASSART —

HARTMANN— Puis-je vous poser une question ?

VASSART — Non ! Je l'admettrai plus. *(il attend un bon moment avant de reprendre)*
Pourquoi avoir attendu tout ce temps avant de vous découvrir ?

HARTMANN— Je n'ai pas attendu..., j'ai parlé au moment où je devais parler. On ne fait assez attention à ça quand on parle.

VASSART — Que voulez vous dire ?

HARTMANN— On parle chaque fois devant l'autre, en face de l'autre, croyant dur comme fer qu'on se répond, qu'on s'interroge, alors que dans l'échange de parole on est plus seul que jamais , là, comme devant un mur lisse *(un temps)* .Je n'avais pas l'intention de reprendre ce passé, de le projeter dans cette histoire.

VASSART— Pourtant vous avez parlé.

HARTMANN— Effectivement, j'ai fini par me rappeler sans prendre la décision de parler, les mots sont venus entre nous parce qu'ils manquaient à l'histoire. J'aurais voulu qu'on se quitte en vous laissant dans la méconnaissance de ce que nous avons vécu jadis.

VASSART— Pour être plus fort, pour rester plus fort, vous le témoin.

(silence)

HARTMANN— Je ne tire aucune force de l'épisode du Lycée Alphonse Benoit, bien au contraire , il m'a fragilisé à jamais.

VASSART — Je crois que vous mentez, que depuis le début vous construisez une histoire et m'avez choisi comme personnage.

HARTMANN— Pour mentir, il faut croire à

VASSART — *(Il l'interrompt violemment)* Arrêtez !!

Hartmann expire un long soupir .

VASSART— (*plus calme*) Vous m'avez utilisé depuis le début..., je n'aurais jamais dû vous suivre.

HARTMANN— Comment pouvez-vous dire ça ?

VASSART— Vous avez profité de cette situation pour couvrir votre fuite.

HARTMANN—

VASSART— Qu'attendez-vous de moi ?

HARTMANN— Au départ, je n'espérais rien de précis..., je voulais simplement voir ce que je pouvais faire avec cette image retrouvée.

VASSART— Vous me comparez à une image.

HARTMANN— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire... (*un temps*) J'ai hâte de me retrouver chez moi, j'ai hâte de prendre une douche, de me défaire de cette moiteur qui colle tous mes vêtements.

VASSART — Je vous tiens responsable de tout.

(*silence*)

HARTMANN— Dites moi au moins votre nom avant que je parte, je l'ai oublié.

VASSART— (*ferme*) Cessez de poser des questions.

HARTMANN— Restez calme, restez calme, je vous en prie.

VASSART — Je ne suis plus capable de garder mon calme. Je lutte même contre cette tendance qui nous condamne à aplanir..., à lisser ce qui est plein d'aspérités. Cette tendance humaine...

HARTMANN— Croyez-vous qu'on puisse s'en tirer de cette façon ?

VASSART— Ne me demandez rien ! !

HARTMANN— Je n'ai vraiment pas l'intention de m'installer ici, voyez-vous. Vous n'êtes rien pour moi, même pas une forme. Vous avez moins d'existence qu'un personnage de roman. Un moment, j'ai essayé de comprendre votre détermination..., de lire dans vos tentatives l'expression d'une figure inconnue. A présent, je renonce à tout..., car c'est vain..., totalement inutile. Nous avons vécu une histoire idéale, imprévue et inconnaisable. Mais votre manque de disponibilité a tout renversé.

(*un temps*)

VASSART— Vous aimez jouer.

HARTMANN— Vous voyez que vous employez ce verbe..., que vous n'avez pas perdu ce mot.

VASSART— Laissez-moi.

HARTMANN— Je n'ai plus à avoir d'égards pour vous.

VASSART— Laissez moi. *(un temps)* J'aurais dû vous tuer tout à l'heure.

(silence)

HARTMANN— Vous tremblez.

VASSART— Disparaissez !

HARTMANN— Non, non, vous tremblez, tout votre corps ne tient plus, regardez.

VASSART— Laissez moi, quittez cette maison ! Allez vous en !

HARTMANN— Il faut vous étendre.

*On entend des pas se rapprocher, un souffle se faire plus présent.
Hartmann va se conduire à présent, presque maternellement.*

HARTMANN— Buvez un peu d'eau.

VASSART — *(avec douleur)* Laissez moi, je vous en prie, laissez moi.
Ne poursuivez pas.

HARTMANN— Buvez un peu d'eau, vous êtes blême.

VASSART— Ne me touchez pas.

HARTMANN— Buvez juste une gorgée et puis venez vous étendre.

VASSART — Ne me touchez pas ! *(dit-il en gémissant)*

HARTMANN— Il faut vous étendre..., vous tremblez de tous vos membres..., venez... Vous me faites peur.

Pas, puis un lit grince

HARTMANN— Voilà..., fermez les yeux... je pose ma main sur votre front... n'ayez pas peur..., vous êtes tout mouillé...

Il gémit, s'agite sous les mots de Hartmann

HARTMANN— Sentez vous le froid de ma main ?... Non, fermez les yeux.

Il expire un long souffle

HARTMANN— Vous sentez le froid de ma main...un vieux pouvoir que j'utilise quelquefois.... Restez étendu, le corps bien droit, mais vous pleurez ! Calmez vous, je vous en prie, calmez vous, faites le pour moi...

On entend toujours un souffle très bruyant et un corps froisser les draps d'un lit.

HARTMANN— Oui, c'est ça, respirez profondément..., oui, fermez les yeux, ne cherchez pas à me voir..., je suis là ..., tout près de vous. Je vais garder mes mains contre votre front jusqu'à ce que vous vous endormiez. Sentez vous le froid ? ... Répondez moi au moins.

(un temps)

HARTMANN— Non ! Gardez les yeux fermés. Oui, comme ça... Ne cherchez pas à voir. C'est inutile à présent...

(il attend, retient sa respiration)

Corps, bruits, souffles, mains, regards s'enferment. Ils ne sont précédés d'aucun retentissement. Du silence advenu, on entend l'aria de Bach "Ebarm dich my gott"

HARTMANN— Il s'est endormi, comme ça, sans prévenir... Il ne s'est même pas débattu...

Je n'aimerais pas que l'on me voit dormir comme ça... Quelle fragilité, quelle dépendance...

Il s'est endormi sans même me dire son nom...

Une goutte glissant sur un plat rond... Je pourrais le réveiller..., lui dire que je suis encore tout près de lui, là... Son corps est encore tout tendu... Il doit rêver à quelque meurtre.

(un temps)

Il n' a pas cessé de réclamer le silence... Il m'a tiré à lui sans me prévenir... Il s'est mis à ma place sans chercher à prendre une position de repli

Il est tombé, il a eu besoin de souffler, de sentir le poids de son corps. *(un temps)*

Il est sorti et je ne connais même pas son nom. *(un temps)*

Comme il dort, comme il dort, ça me fascine...

Il doit rêver à quelque meurtre.

Soudain un coup de pistolet claque, on entend un bref gémissement puis le silence. La musique avance , pleine et forte tout à la fois.

Un autre coup de feu claque sur la musique.

4

Hotel de la Police, Hartmann et l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR — Il me faut plus de détails.

HARTMANN — Comment ?

L'INSPECTEUR— Une nuit c'est long, et vous êtes passé très rapidement sur des morceaux de cette nuit.

HARTMANN— Oui, c'est long une nuit et dangereux. Mais j'ai dit ce que je pouvais dire, le reste est enterré.

L'INSPECTEUR— Quelques heures seulement nous séparent de la nuit.

HARTMANN — Objectivement vous avez raison, mais je me sens très loin de tout ce qui s'est passé voilà quelques heures .

L'INSPECTEUR — Quand vous a t-il menacé ?

HARTMANN — *(après une hésitation)* ... Après le café... Quand il s'est réveillé en pleine nuit pour me dire qu'il avait pris la décision de me faire disparaître, que j'étais trop dangereux pour lui..

L'INSPECTEUR— Il a dit ce mot — "vous faire disparaître" ?

HARTMANN — Oui.

L'INSPECTEUR— Vous a t-il dit pour quelles raisons il avait attendu si longtemps.

HARTMANN — Inspecteur, je n'ai pas senti la nécessité de lui poser cette question, je pensais plutôt à sauvegarder ma vie.

L'INSPECTEUR— Mais enfin, vous n'avez pas tenté de vous échapper, vous n'avez rien essayé avant qu'il en vienne à ce projet.

HARTMANN — C'était impossible, il me tenait constamment sous son arme..., sauf quand il m'a attaché pour dormir. Alors là, il a posé son arme près de lui, mais de ma place , je ne pouvais l'atteindre.*(un temps)* Quand il m'a forcé à prendre mon véhicule pour vous échapper...

L'INSPECTEUR— *(l'interrompant)* Vous en avez déjà parlé au début, je voudrais revenir au moment où il vous a attaché puis s'est endormi. Vous avez dit qu'il s'était endormi très vite ?

HARTMANN — Oui, très facilement, comme un enfant... Ce pouvoir me fascine.

L'INSPECTEUR — Et pendant son sommeil, vous n'avez pas essayé de vous défaire de vos liens ?

HARTMANN — Inspecteur, si j'avais eu l'opportunité de tenter quoi que ce soit, je l'aurais saisie.

(un temps)

L'INSPECTEUR — Personne ne vous a vu entrer dans la maison.

HARTMANN — Non, cette partie de la ville est un désert la nuit. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il avait choisi cet endroit pour vivre.

L'INSPECTEUR — Pour mourir aussi.

(silence)

L'INSPECTEUR — Donc après le café , il vous a menacé.

HARTMANN— Oui..., heu.. nous sous sommes même battus... Il avait une force qui dépassait tout ce que j'ai pu connaître... C'est au moment où il a tenté de m'étrangler, c'est au moment où il fut tout près de moi que j' ai pu saisir l'arme qu'il avait déposé sur le lit. Il n'a rien vu. Plus rien.

L'INSPECTEUR— Vous étiez en état de légitime défense.

(un temps)

HARTMANN— *(sûr)* Oui, c'est ça !

L'INSPECTEUR— Vous avez tiré combien de balles ?

HARTMANN— Heu..., deux balles je crois... La première l'avait déjà atteint, il était en train de s'affaïsser sur le lit quand la seconde est partie malgré moi.

L'INSPECTEUR— Qu'avez vous fait après ?

HARTMANN— J'ai pleuré comme un enfant, je me suis mis à crier, à l'appeler...., à tenter vainement de le réveiller... *(un temps)* J'ai quitté la maison aussitôt. J'avais peur, j'ai cherché une cabine.

L'INSPECTEUR— Vous avez téléphoné une heure après sa mort. Expliquez vous !

HARTMANN— J'étais comme étourdi... J'ai marché longtemps en pleurant très fort..

L'INSPECTEUR— Pourquoi ne pas avoir téléphoné de la maison ?

HARTMANN—

L'INSPECTEUR — Humm ?

HARTMANN— J'avais peur de le voir, de rester auprès du corps... et puis du sang avait souillé le téléphone.

Bruit d'une voiture qui roule et musique.

AU CINEMA

(résumé)

HARTMANN se rend un soir au cinéma et, faisant la queue, il est surpris par un coup de feu. Un peu plus loin, devant lui un homme a tiré sur la caissière. Tout le monde a fui alors qu'il reste planté là, devant l'assassin qui le rejoint menaçant. Ce face à face conduit HARTMANN à proposer une fuite déguisée dans laquelle il serait l'otage... Il emmène l'assassin dans sa voiture et l'éloigne du lieu du crime. Ils roulent longtemps, se parlent, se questionnent, se rétractent..., chacun essaie de liquider sa propre peur, pourtant jamais on n'apprendra le mobile exacte de ce meurtre.

Gagné par le sommeil, l'assassin décide de se réfugier chez lui sans pour autant relâcher son "otage" consentant qui devient une victime de sa propre solution. C'est au milieu de la nuit, après quelques heures de sommeil que HARTMANN réveille l'assassin pour lui rappeler qu'il est le garçon de la galerie, celui-là même qui ameuta élèves et professeurs alors que cette homme (déjà), quand il était adolescent, tenta d'étouffer un jeune lycéen au Lycée Alphonse Benoist de l'Isle-sur-la-Sorgues. Télescopage de deux temps, de deux époques, de deux âges, l'assassin a réussi à l'âge adulte ce qu'adolescent il avait raté. Cette remémoration par HARTMANN, lui le témoin oculaire est à la lettre -insupportable- et l'assassin est pris de convulsions et trouve entre les bras de HARTMANN un apaisement qui le conduira vers la mort.

HARTMANN a-t-il tué froidement l'assassin ? s'est-il défendu pour sauver sa vie? comme il le raconte à L'INSPECTEUR — on ne sait pas exactement. On reste sur l'ambiguïté de cette "solution" car dans cette histoire le sens "tourne", il ne tient pas comme on peut dire d'un aliment fragile.

Inquiétante étrangeté...

